

Ania Tchelnokova

Copyright © Ania Tchelnokova

MAHOMET II

Consigne :

Marivaux est avant tout l'auteur des romans et des comédies qu'on connaît. Mais il avait aussi commencé une tragédie en prose, *Mahomet II*, dont il n'a écrit que le premier acte. L'intrigue s'appuyait sur un épisode turc emprunté à un ouvrage de Guillet de la Guilletière, *Histoire du règne de Mahomet second*, Paris, 1681. En voici l'argument, d'après la notice du *Théâtre complet* de Marivaux, éd. F. Deloffre et F. Rubellin, Classiques Garnier, t. II, p. 1042 :

« Quelque temps avant la prise de Constantinople, semble-t-il, car la date n'est pas précisée, Mahomet II est tombé follement amoureux d'une jeune Grecque de dix-sept ans, blonde et d'une merveilleuse beauté. Il en vient à négliger pour elle les devoirs de sa charge. Son conseiller, Mustapha pacha, un Grec converti, lui demande la permission de lui faire part d'un avis qui va l'irriter. Mahomet le lui permet, et Mustapha l'informe de l'inquiétude des principaux conseillers du sultan qui le voient négliger pour Irène les devoirs de sa charge. Mahomet le remercie de cet avis et lui déclare qu'il montrera à tous qu'ils se sont trompés. Il va trouver Irène, lui commande de se revêtir de ses plus beaux atours. La tenant par le bras, il l'amène devant sa cour : là il dégaine son cimeterre, la prend par les cheveux, et lui tranche la tête. Ainsi sa promesse a été tenue de la façon la plus éclatante, et il se consacre effectivement tout entier aux intérêts de l'empire. »

Marivaux s'est arrêté bien avant de terminer la pièce, et l'on ignore comment il aurait présenté les dernières scènes. La proposition de ce travail est de les rédiger, en se référant aux quelques pages écrites par cet auteur (éd. citée pp. 1051-1059), mais sans nécessairement en imiter le style.

Travail d'évaluation:

SCENE VIII – MAHOMET, MUSTAPHA

MAHOMET : Quels nuages assombrissent donc le front de mon fidèle conseiller ? De quoi veux-tu m'entretenir, qui nécessiterait que je doive l'examiner moi-même sur-le-champ ? Ma confiance t'est acquise, tu le sais. Je suis bien loin des préoccupations de l'Etat, consacré tout entier à lui donner une souveraine.

MUSTAPHA : Seigneur, j'ai embrassé votre destin et celui de votre empire le jour où j'ai renié celui de mon sang et de ma religion. Permettez-moi de vous dire ce que mon devoir me commande, même si cela doit me coûter le souffle de vie qui m'anime.

MAHOMET : Ami, tes conseils m'ont toujours servi mieux que tous autres. Qu'aurais-tu à craindre de moi ?

MUSTAPHA : Ce que je ne puis taire en mon cœur, fera souffrir le vôtre.

MAHOMET : Déjà tu l'inquiètes...

MUSTAPHA : Ce que j'ai pour devoir de vous apprendre provoquera votre courroux, Seigneur, mais mon sultan m'a toujours professé de mettre les considérations de l'Etat au-dessus de celles de ma propre vie.

MAHOMET : Parle. Je te l'ordonne.

MUSTAPHA (*un temps*) : Les vizirs s'inquiètent, Seigneur, de ce que votre cœur, occupé sans relâche d'un objet aimable, néglige ce qu'il doit à l'empire. Le monde à vos pieds se languit de votre fer.

MAHOMET : Le chant meurtrier de l'acier ne résonne plus dans mon cœur. Le glaive de l'amour a transpercé mon âme ; la joie d'aimer a triomphé de celles que l'on éprouve sur un champ de bataille ; les plaisirs de la guerre doivent céder leur place à ceux de la paix.

MUSTAPHA : Vous êtes le seigneur d'un puissant empire, arraché au prix de votre sang des mains des Infidèles. Mais Dieu n'a pas encore daigné étendre votre emprise sur tout ce qu'il a créé. Déjà les provinces s'agitent, vos ennemis relèvent la tête, l'armée n'est point encore rassasiée de victoires ; la terre a étanché le sang versé, mais voici que l'hypocauste de la gloire assèche à nouveau l'orgueil de votre peuple et exige ce que vous devez à votre Etat. Vos sujets, inquiets de vous voir vous détourner de votre charge au profit de la Chrétienne, partout implorant notre Dieu.

MAHOMET : Je règne ; mon devoir est de donner à l'empire une descendance.

MUSTAPHA : C'est la gloire qu'exige votre empire.

MAHOMET : Irène m'a fait voir que l'amour lui est préférable.

MUSTAPHA : Le peuple ne l'acceptera pas ; baissez votre glaive et la terre vous échappera. En guerrier vous nous avez menés à dominer ce qui est sous les cieux, ce n'est qu'en tant que tel que vous le conserverez.

MAHOMET : Tout m'appartient. Qui oserait braver mes choix ? Celle que je choisirai règnera sur mon empire.

MUSTAPHA : Vous êtes le maître de tout, excepté de vous-même. La gloire ordonne, le devoir exige, l'empire requiert, le peuple supplie, tous vous somment de reprendre le fer que vous avez baissé. Pouvez-vous ignorer ainsi les impératifs de votre charge et ne vous occuper que de ceux de votre cœur ?

MAHOMET : Jamais puissance d'un homme n'a égalé la mienne, je peux tout !

MUSTAPHA : Et rien pour vous-même...

MAHOMET : Comment...

MUSTAPHA : Seigneur, d'autres avant vous l'ont éprouvé à leurs dépens ; même un empereur romain a renoncé à celle qui régnait sur son cœur au profit de son empire.

MAHOMET : Cela ne m'émeut guère, Rome a failli. C'est moi qui, de mes mains, ai effacé de la surface du monde le dernier vestige de ce qu'elle a été. Le monde est mien, rien n'est un obstacle pour moi. Qu'importe ce que les Romains ont fait, esclaves de leurs passions ; leurs héritiers ont imploré ma grâce. Devant moi ils se sont courbés, ma lame a eu raison de leur gloire et ma loi de leur honneur. Jamais je ne suivrai l'exemple d'un empire qui n'a point tenu ses promesses d'éternité. Ce que je peux, personne ne le fit jamais.

MUSTAPHA : Et pourtant, sacrifieriez-vous votre gloire à votre amour ?

MAHOMET : Rien ne me résiste et rien ne m'est impossible. (*Un temps.*) Mustapha, je te suis reconnaissant de ce que ta fidélité, et non l'audace, t'a commandé de me dire. Ton souverain te remercie, tu peux te retirer. Convoque demain à l'aube le Conseil et la Cour. Que le palais respandisse de toute la beauté du monde ! Il est temps que ces complots cessent et que le destin de l'empire soit fixé. Demain, que tous soient témoins de ce que peut Mahomet II ! Va et dis à Irène que son sultan veut la voir.

SCENE IX - MAHOMET

MAHOMET : Eh bien, Mahomet, que comptes-tu faire ? Quel sacrifice vas-tu choisir, celui du devoir ou celui du cœur ? Je n'avais point connu l'amour avant de voir Irène. Mon cœur, avide de ressentir les émotions les plus violentes, a accueilli avec joie ce sentiment si neuf pour lui. Je suis aimé, j'aime – mais combien de temps encore les Cieux me feront grâce de cette sensibilité ? Le bonheur d'aimer m'emplit, mais voilà que déjà son joug me pèse. Irène, si belle jadis dans sa détresse, se prépare à devenir ma reine. Elle fut l'esclave et la voilà qui contemple déjà le trône. Faire d'une asservie une souveraine : je suis le seul qui puisse l'accomplir ! Mais pour cela, dois-je à jamais abandonner ma propre gloire ? Renoncer à l'orgueil du sang versé ? Oublier les délices de la victoire au profit de celles du cœur ? J'ai sauvé Irène, suppliante, prête à s'ôter la vie devant ma puissance souveraine. Je lui ai rendu sa famille, son frère, son père, son peuple même ; prêt à offrir sur l'autel du sentiment tout ce que le sang des miens a conquis. Déjà, je la vois sourire devant la Cour, rire avec les siens, jubiler en lisant dans mes yeux la promesse de la puissance qu'elle s'attend à partager. Sa fragile beauté s'est muée en grâce impérieuse. Elle m'a avoué son penchant, elle s'est rendue, j'ai conquis son cœur, la victoire est consommée. L'ivresse de l'inconnu s'en est allée, l'amour s'est installé dans nos âmes. Son sentiment me promet mille enchantements ; son bonheur me jure mille joies ; sa beauté me fait miroiter mille délices. Mon cœur se berce de ces exquis images. Vais-je donc sacrifier ce que je suis à ce que l'amour me promet ? Tout entier à lui, j'en oublierai ma charge ? Mahomet va-t-il ainsi plier l'échine devant une captive qui ne pleurera désormais guère que de joie, et mettre à ses pieds un empire qui a fait verser tant de ses propres larmes ? Mon cimeterre ne chanterait plus l'exquis chant de la mort car mon cœur chanterait celui de l'amour ? Aux douces supplications des victimes de mon courroux je préférerais désormais les gémissements languissants de la sensibilité ? La savoureuse douleur du combat se verrait remplacer par les peines de l'âme ? Et Irène serait à mes pieds, moi aux siens, l'empire aux nôtres. (*Un temps*). Non, je n'ai pas libéré Irène de mes fers pour devenir l'esclave des siens. Déjà, je peux sentir l'odieuse morsure de la servitude dans laquelle l'amour plonge mon cœur. Mahomet ne connaîtra jamais de maître mortel ! Je dois abandonner celle qui menace ma puissance souveraine ; elle doit partir ; nous devons nous séparer...

Et pourtant je ne puis renoncer à l'amour, tout comme je ne puis fuir ce que mon devoir exige. Jamais je ne pourrais me résoudre à ce que, loin de moi, elle goûte le bonheur de vivre libre, tandis que, ayant sacrifié mon penchant à ma charge, je souffrirais de ne plus la voir. Cela se peut-il ? Je devrais endurer mille douleurs ? Moi, dont le front est ceint des lauriers de toutes les gloires, dont les épaules portent la charge de tous les destins, dont les mains tiennent les rênes de tous les empires, je serais en proie aux plus vives peines, séparé de la seule chose que je ne puisse avoir ? Hélas, oui, je commande à tout, sauf à mon cœur. Tous les jours, la douleur de la séparation me rappellera mon impuissance, parce que je ne puis faire taire ma passion ! Humilié, faible, amoindri, incapable de vaincre mon cœur, jaloux de ce qu'un autre possède ce que je me suis ôté moi-même, comment pourrais-je alors goûter à la quintessence de mon pouvoir ? Serais-je à jamais condamné à souffrir la loi d'une passion qu'une femme mortelle m'a inspirée ? Que ne puis-je cesser d'aimer ! Nulle créature sur cette terre ne serait capable de remplacer dans mon cœur l'objet qui le tourmente. La ferveur qui dévore mon âme jamais ne s'étendra, elle me domine ; je ne puis y renoncer. (*Un temps. Mahomet dégaine*)

son épée et la contempe). Enivrante promesse de sang ! Oh, douce amie, toi qui m'as fait goûter tant de plaisirs au milieu de tous ces carnages délectables, souviens-toi de ces centaines de voix qui imploraient notre grâce, de ces milliers de cris d'agonie qui portaient notre victoire jusqu'aux cieux, de ces millions de prières que les peuples asservis nous adressaient dans l'espoir que nous les épargnions. Suave promesse de rage ! Souviens-toi lorsque ma main t'épousait, que mon corps se prêtait tout entier à toi et que nous ne faisons qu'un, unis dans une danse charnelle porteuse de trépas. Troublante promesse de mort ! Souviens-toi des victoires exaltantes, des plaisirs bouleversants aux ravages que nous accomplissions dans les rangs vigoureux de ceux qui osaient se dresser sur le chemin de notre extatique gloire. Tu étais alors mienne et j'étais à toi ! Ensemble, nous jouions, nous jouissions, avec la mort ! Toi qui m'as connu héros et qui m'as vu sensible ! Ma noble lame, à toi je puis confesser que je sais maintenant ce que mon cœur désire plus que tout. Moi, Mahomet, le puissant parmi les puissants, demain, je te prouverai que je sais véritablement aimer !

SCENE X – MAHOMET, IRENE

IRENE : Vous m'avez demandé, Seigneur ? Voilà quelques instants à peine que Mustapha m'a fait savoir que vous vouliez me voir et déjà mon cœur s'est enflammé ; je suis venue, pressée de vous être agréable.

MOHAMET : Madame, j'ai convoqué le Conseil et la Cour. Demain, à l'aube, je scellerai le destin de mon empire. Voulez-vous y prendre part ?

IRENE : Si, dans votre sagesse, Seigneur, vous pensez que je puis participer à un si grand dessein, je ne peux que vous offrir toute ma personne afin de vous aider à l'accomplir. Faible créature, qui vous doit tout, je suis à vos pieds. Maître de mon cœur, vous êtes aussi celui de mon destin. J'accepterai le sort que votre puissance me réserve ; quel qu'il soit je le recevrai avec joie.

MAHOMET : Songez, Madame, qu'en partageant le destin de mon empire, vous partagerez aussi ce que sa gloire a consommé. Les vies des vôtres consumées dans la fournaise de la conquête, la ruine de votre pays, l'agonie de votre foi jusqu'au dernier souffle pèseront sur vos épaules.

IRENE : Seigneur, la prospérité de votre Etat et la gloire de votre nom masqueront à jamais ce qui a été fait. Le rayonnement de votre puissance, embrasant tous ceux qui partageront votre sort, éclipsera les infortunes que toute victoire implique.

MAHOMET : L'orgueil du diadème ne doit point être votre guide, pensez un instant que notre hymen pourrait ne pas être ce que vous souhaitez.

IRENE : Je ne me laisse point égarer par les fastes des vains honneurs. Je partagerais votre destin même si mille malheurs devaient s'abattre sur votre empire. Si je puis alléger votre charge, je le ferai même au prix de mon propre sang. Si vous considérez que j'en suis digne, rien ne sera trop lourd pour mes épaules. Jamais je ne baisserais la tête devant les impératifs de votre charge.

MAHOMET : Il est des fardeaux que nul ne peut supporter. Réfléchissez, Madame, il est encore temps de vous dédire et de fuir tant que vous le pouvez encore. Je ne vous promets guère les douceurs d'un règne éternel.

IRENE : Comment notre union, que je désire plus que tout, pourrait ne pas m'être agréable ? Que me dites-vous ? Fuir ? Partir ? Jamais je ne pourrais souffrir d'être loin de vous, vous qui êtes l'objet de toutes mes pensées.

MAHOMET, *attendri* : Charmante Irène, m'aimes-tu tant ?

IRENE : Plus que tout. Je ne puis le croire, ô cruel ! Vous doutez de moi, tandis que je ne respire et ne vis que par vous. Je m'humilie à vos pieds, je les baigne de mes larmes ; mais je sais que, dans votre sagesse, vous rendrez honneur à mes sentiments. Grand souverain, vous savez rendre justice à ceux qui vous sont fidèles jusqu'au trépas.

MAHOMET : Alors pars, renonce de toi-même à moi et au trône !

IRENE : Jamais ! Mon âme saigne à vos paroles, l'idée même m'en est insupportable. Sachez que je préfère souffrir mille morts plutôt que de renoncer à vous. Si je vous quittais je périrais le jour même.

MAHOMET : Soit ! Lorsque l'astre diurne se lèvera et nous embrasera de sa lumière céleste, je veux que vous soyez à mes côtés, parée de vos plus belles soieries et des plus beaux bijoux de ce palais. Faites que jamais le soleil ne se soit levé sur une plus belle créature !

SCENE XI – MAHOMET, IRENE, les Conseillers, la Cour, le peuple.

MAHOMET : Peuple ! J'ai conquis pour toi un empire dont la puissance ne peut être voilée que par celle de Dieu. Je me dois de lui donner une digne souveraine. Je suis devant vous tous pour vous présenter celle qui règne sur mon cœur et que, bientôt, je ferai régner sur ceux de toute l'humanité. Elle seule assouvit la ferveur qui consume mon âme ; elle seule attise l'ardeur de mon cœur ; elle seule satisfait à tous mes désirs. Je me dois de l'honorer à mon tour et de faire en sorte que sa volonté soit satisfaite en tous points. Je promets devant Dieu de toujours la servir ! Je vous ordonne d'en faire autant. Elle est l'objet de cette passion sans limites qui anime tout mon être. Obéissez-lui, car elle est noble ; reposez-vous sur elle, car elle est fidèle ; confiez-lui vos vies : jamais elle ne faillira ! Elle ne connaît ni le mensonge, ni l'envie, ni l'orgueil ; jamais sa pureté ne sera égalée ; son dévouement à cet empire ne connaîtra jamais de limites. La couronne lui appartient de droit, car elle est la véritable souveraine de nos destins. Aimez-la comme je l'aime, admirez-la comme je l'admire, honorez-la comme je l'honore ; elle seule est digne de l'honneur de partager le destin de mon empire, car elle seule peut assurer pleinement sa pérennité. Peuple ! Sache que mon cœur ne connaît qu'un seul joug – celui de la victoire et de la guerre. Je conduirai nos armées à la conquête du monde et je couvrirai notre empire de gloire éternelle. Que Dieu terrasse sur-le-champ ceux qui ont pu en douter. Tous plieront devant moi ! Voilà la seule véritable passion que je me promets d'avoir, nulle autre n'obscurcira jamais mon cœur. La seule souveraine d'un héros ne peut être que la puissance destructrice de ses armes. Les charmes d'aucune femme ne peuvent prévaloir sur le plaisir de la terreur que l'on inspire à nos ennemis. (*Il dégaine son épée. Irène recule.*). Voici la reine que je me donne, la seule qui m'ait conquis, la seule à qui mon âme appartienne à jamais. Devant Dieu et devant vous, je jure que je ne peux avoir d'autre véritable épouse. A elle seule, je peux sacrifier le monde. Ma promise réclame son dû, elle a soif d'une offrande digne de son rang !

Irène est tombée à genoux. Mahomet la saisit par les cheveux et lui tranche la tête. Il lève la tête ensanglantée et la montre à toute l'assistance. Le sang ruisselle de son épée.

MAHOMET : Que l'humanité tremblante se noie dans les noces sanglantes de Mahomet second !